

Nul mot français — "féminisme" — n'est plus souvent mal compris et faussement interprété que celui qui désigne l'ensemble de nos revendications.

Et je ne crains pas d'affirmer que quelques hommes, et beaucoup de femmes, sont « féministes » sans le savoir, tout en repoussant ce titre. Les uns — malgré l'évidence — s'obstinent à ne voir dans le « féminisme » qu'une *masculinisation* de la femme, une copie servile et grotesque du mâle par sa compagne envieuse. Les autres croient y découvrir une tendance inquiétante à intervertir les rôles, à remplacer la domination *masculine* par une domination *féminine* aussi injuste, aussi abusive ; et à réduire à l'esclavage les « seigneurs et maîtres » de la veille.

La première de ces conceptions est, de la part des hommes, quelque peu prétentieuse. Nous n'avons pas pour ces messieurs une admiration si profonde que nous voulions ainsi leur ressembler en tout. Nous préférons être nous-mêmes. Nous aspirons à autre chose qu'au rôle *d'imitatrices*.

La seconde nous prêle des désirs de revanche qui nous sont bien étrangers, et qui seraient, d'ailleurs, bien maladroits. L'expérience nous a appris qu'il n'y a pas de concorde possible entre le maître et l'esclave.

Tant qu'une partie quelconque de l'humanité prétendra dominer l'autre, et se croira des droits sur elle, la tyrannie sera inévitable et la révolte sera légitime.

Nous n'approuvons pas plus la gynécocratie (gouvernement des femmes) — qui, s'il faut en croire les savants, a existé en des temps très anciens — que la société férocement masculiniste d'aujourd'hui.

Le « féministe » — répétons-le sans cesse — proclame l'équivalence naturelle et demande l'égalité sociale des deux facteurs du genre humain. On nous objecte qu'ils sont différents. Raison de plus pour admettre qu'ils se complètent l'un par l'autre, et que nulle œuvre parfaite n'est possible sans leur étroite collaboration.

(...)